25 CENTIMES
DANS LES PRINCIPALES LIBRAIRIES DE GENÈVE

S. M. ALEXANDRE II

LE LIBÉRATEUR

ESSAI BIOGRAPHIQUE

PAR

PIERRE ALISSOFF

SECONDE ÉDITION, REVUE ET AUGMENTÉE

Le droit de reproduction et de traduction n'est pas réservé.

L'AUTEUR.

PRÉFACE

La mort et les tortures sont devenues le partage de tous les hommes courageux et libres de la Russie. En plein XIXe siècle et aux yeux de toute l'Europe civilisée, le gouvernement russe accomplit des crimes devant lesquels toutes les scélératesses des Baschi-Bouzouks et les hécatombes du roi de Dahomey ne sont que d'aimables plaisanteries. Seule l'Inquisition d'Espagne, du temps de Torquemada, peut donner une faible idée de ce qui se passe chez nous. Je fais appel au jugement de l'Europe entière, et si les sentiments de justice, d'honneur et d'humanité ne sont pas morts en elle, si elle est encore sensible aux souffrances de ses frères, elle fera entendre sa grande voix.

Toute l'Europe, sans excepter même l'Allemagne, a déjà signalé avec horreur et dégoût les cruautés qui ont lieu journellement en Russie; pendant la guerre de Turquie pour la délivrance des Slaves, elle n'eut qu'une voix : « Serf, secoue tes propres chaînes et songe seulement après à délivrer les peuples ! »

Elle prévoyait l'infâme dévouement et n'avait qu'un sourire de mépris pour nos rêves de valets, nos illusions serviles de liberté et de droits, que la condescendance du maître devait nous octroyer après la guerre.

Notre sang et nos immenses sacrifices nous ont valu le poteau infâme, la corde et de nouvelles maisons centrales. Si, pendant la guerre, les cadavres des nôtres étaient mutilés et profanés par des Baschi-Bouzouks turcs, après la guerre, notre meilleure jeunesse, pleine de feu et d'énergie, fut livrée à des Baschi-Bouzouks de l'intérieur, déchaînés par le gouvernement. Encore une victoire pareille, encore un peuple délivré, et nous tombons au rang des parias asiatiques, et nous partagerons leur peu consolant avenir.

Au Parlement anglais, des hommes d'un cœur grand et généreux, ont déjà, à quatre reprises, demandé que ce corps votât une protestation contre le gouvernement russe, dont ils signalaient les crimes.

Que les libéraux de tous les cléricaux, de toute couleur et nuance, qui regardent la Russie comme la terre promise, lisent attentivement cette brochure.

De ta veste arrachant le bouton.
L'histoire à mes côtés met à nu ton épaule,
. . . . . .
. . . . . .
. je tiens le fer rouge et vois ta chair fumer.
V. HUGO.

Nicolas, à peine monté sur le trône, employa tous les moyens possibles pour acquérir le surnom glorieux d' « Inoubliable. »

Il fit pendre cinq libéraux, exila les autres, mais au moins il ne tyrannisait pas ses victimes en Sibérie. Mouravieff-Amoursky, le général-gouverneur de Sibérie, leur ayant accordé une certaine liberté, craignait d'encourir le déplaisir de Nicolas ; mais, à sa grande surprise, il ne reçut pas même de reproches ; l'empereur ne lui adressa que ces paroles vraiment étonnantes dans sa bouche : « C'est pour l'exemple que j'ai dû les traiter aussi sévèrement, mais je ne veux pas les accabler ; ils sont déjà suffisamment punis. » Nicolas — encore pour l'exemple — condamna la Société Pétrashevsky à dix ans de travaux forcés. C'était à cause des nouvelles idées socialistes qui commençaient à se faire jour, et pour la lecture d'une lettre du critique Belinsky, adressée à Gogol.

Nicolas portait sur ses puissantes épaules une tête d'airain réellement « Inoubliable. » Le métal de cette tête aurait pu servir, par la sonorité et d'autres propriétés acoustiques, à couler la plus belle cloche de notre plus belle église épiscopale de Moscou ; cette tête enfin pourrait servir à tout autre usage, mais certainement pas à gouverner un peuple.

Il avait la suprême croyance que l'autocratie, bras dessus bras dessous avec l'orthodoxie, ayant à leur disposition d'immenses forêts de verges, étaient seules capables de conduire la sainte patrie au salut.

La Russie était impitoyablement fouettée du matin jusqu'au soir, et du soir jusqu'au matin. Le chemin du progrès autocratique était semé de verges et arrosé de sang patriotique. Soldat grossier, sans esprit ni instruction, il voulut façonner à son image une nation de

plus de 80 millions d'âmes. L'idéal de l'empereur Nicolas était de la même nature que sa tête dure et polie. D'une ignorance crasse, n'ayant jamais rien lu, il poursuivait les lettres avec acharnement, car, pour lui, révolutionnaire et littérateur étaient synonymes.

Toujours à cheval, galopant sur le champ des manœuvres, sa bouche impériale ne s'ouvrait que pour faire retentir des remerciements aux troupes : « Merci, mes gaillards ! » ou de sourds grognements qui, comme ceux du Vésuve, jettent des torrents de fumée et de vapeurs soufrées, étaient suivis de terribles catastrophes. On fouettait les coupables jusqu'à leur enlever la peau et la chair, ou on les faisait passer entre deux rangées de milliers de soldats armés de verges.

La guerre de Crimée fondit comme un orage sur la tête de notre cavalier d'airain. En quelques années, l'idéal, malgré ses propriétés métalliques, s'écroula sans laisser de traces. L'autocratie et l'orthodoxie se virent bafouées. Toutes les panacées banales, telles que : prisons, forteresses, esclavage, fouet, 3me section, censure et fermeture des Universités, ne purent sauver la patrie. Le bon plaisir impérial ne servit à rien. Le cavalier d'airain, ayant perdu tous les enjeux, demanda fort poliment à son médecin de le régaler de poison. Le précieux médecin céda aux instances de Nicolas, et maintenant, la tête d'airain repose dans un sarcophage métallique pour servir d'édification à ses descendants.

La Russie, ayant enfin repris ses sens après tout ce fouettage, porta un jugement sévère sur ce Czar de malheur. « Soliveau impérial, » bourreau, « brute couronnée, » voilà ce qu'on entendit de tous côtés, et bien d'autres épithètes encore, tout aussi flatteuses, ce qui prouve que même les fidèles sujets, malgré leur grande habitude, ne pouvaient se faire à l'usage perpétuel et immodéré des verges.

Ce n'est pas le sang, mais un riche tapis de velours qui couvrait les marches, quand Alexandre II monta sur le trône déshonoré de la Russie. Autant les glandes lacrymales de Nicolas étaient atrophiées, autant celles du fils se montrèrent poreuses et disposées aux écoulements catarrhaux. Cette étrange disposition des membranes muqueuses dans la famille Romanoff semblait présager un règne tendre et

sentimental. Le nouveau monarque, bien avant qu'il fût couronné, avait déjà un penchant prononcé pour le vin, les femmes et les réformes, avec cette différence cependant qu'il aimait les réformes avec modération tandis que, pour le jus de la treille et le beau sexe, il éprouvait une passion irrésistible. Il joua donc au réformateur. Le Czar et le Gouvernement — chose qui ne s'était jamais vue — se mirent à réfléchir : Emancipons, dirent-ils, les paysans ; vendons-leur, le plus cher possible, des terrains sans valeur, et laissons-les crever tout doucement de faim, sinon, d'un jour à l'autre, ils pourraient bien exterminer, à coups de bâtons et de couteaux, les plus fermes défenseurs du trône. Puis il est bien plus commode et même plus décent de piller la Russie avec l'aide des assemblées territoriales qu'avec celui des agents, qui sont par trop enclins à ne pas s'oublier eux-mêmes, et font par là concurrence au gouvernement. Quant aux pauvres diables de moujicks, — qu'ils soient abandonnés par la police ou le jury, — c'est tout un ; nous n'y perdons rien, nous y gagnons même aux yeux des autres puissances et aux yeux de nos amés et féaux sujets. Mais quant à ce qui touche l'autocratie, la responsabilité des ministres, l'omnipotence de la troisième section, c'est différent ; il faudra s'en tenir à l'ancien régime. Les condamnés politiques, nous saurons les traiter comme il convient ; il s'agit là, non de la Russie, mais de notre peau. Enfin, pour la pensée, nous l'écraserons sous des chaînes d'acier, nous l'enfermerons à triples serrures.... Et le champagne de mousser, les larmes de couler, les réformes de pleuvoir !..... Quelle joie pour les soutiens du trône de voir le peuple si prodigieusement bête ! Gros poissons et menu fretin se portèrent en foule et en frétillant vers l'amorce impériale;..... une simple boulette de pain, pas même un ver, suffisait à les prendre. Les pauvres sujets ! ils rayonnaient de bonheur à l'idée qu'on leur accordait le droit d'être d'une bêtise immense et d'une confiance de Calino. Oui ! ce fut une merveilleuse époque pour ma sainte patrie. Le célèbre émigré Alexandre Herzen écrivait de Londres à l'empereur et à l'impératrice — sainte confiance — des lettres pleines des plus doux sentiments : il y parlait des grandes réformes, de la haute prédestination du Czar. L'empereur en fut at-

tendri et laissa tomber une de ses larmes catarrhales sur la précieuse lettre. Mais si le cœur des farouches révolutionnaires fut attendri à ce point, qu'on juge jusqu'à quel degré de ramollissement en arrivèrent les cœurs patriotiques ! Oh ! chère Russie ! quel fond inépuisable de servilité inconsciente et désintéressée gît dans ton sein ! Tes mines de fer, d'or et d'argent ne sont rien comparées à ce fond ; ce sont là des trésors que tu négliges, absorbée que tu es par tes devoirs de fidèle sujette. — Aussi ton esclavage ne finit-il jamais !.....

Mais, une fois le premier mouvement d'enthousiasme patriotique passé, nos paisibles troupeaux revinrent-ils à la raison ? Après ces orgies de loyauté eurent-ils un moment lucide ? Comprirent-ils, les pauvres pantins, qu'on les avait ignoblement joués et que personne n'avait jamais songé à des changements sérieux ?

La Russie était bien malade ; il fallait s'attendre à une médication énergique ; mais le gouvernement n'entendait pas de cette oreille : il offrit de petits lavements anodins, des cataplasmes de farine de lin et des synapismes Rigollot, panachés d'exécutions capitales et de déportations en Sibérie. L'âme de nos compatriotes déborda-t-elle enfin d'indignation quand les cruautés de plus en plus fréquentes finirent par s'étaler cyniquement dans ce système scélérat ? Eh bien, non. Combien y en a-t-il encore qui, dans leur énivrement, adorent à genoux leur Libérateur ! La formule favorite des valets, en parlant de leur maître, c'est qu'il est un homme bon et compatissant ; le malheur est qu'il soit si faible, disent-ils ; les courtisans lui faussent l'esprit ; on lui fait peur ; il finit par avoir les nerfs dérangés. Ces phrases, je ne les ai pas inventées, chacun de nous les a entendues cent fois. Analysons : Homme bon et compatissant, il signe des centaines de condamnations et l'on ne peut citer un seul cas où il ait commué la peine du condamné ; au contraire, lorsqu'il était possible de l'augmenter (ce qui arrivait très-rarement, puisque les juges ont toujours été choisis dans la race des condors), il le faisait toujours. Dans les derniers procès, il a su profiter du droit de grâce en remplaçant le fusil par la potence. — Le malheur est qu'il soit si faible : quand il s'agit de véritables réformes, il hésite ; quand il s'agit de ses chenapans de ministres : de Mouravief, d'Apraxine et de Dreniakine ;

de ceux qui fouettent les condamnés politiques, comme Trépof, des condamnés de l'espèce de Mitrophania, la nonne (1) de Strousberg et de Shoumaher, il se montre faible; mais dans les affaires Karakozof, Netchaef et de la propagande secrète, il se montre homme de caractère. — Les courtisans lui faussent l'esprit! — s'il en est ainsi, pourquoi cette bûche, ce pygmée, s'appelle-t-il souverain absolu? Pourquoi donne-t-on vingt millions de roubles par an pour l'entretien d'un czar de carton, d'un être insignifiant, passif et mou? — On lui fait peur; il finit par avoir les nerfs dérangés! — dans ce cas-là, qu'a besoin la Russie d'un enfant qui craint le loup-garou et a des cauchemars? Le trône russe n'est pas un lit d'infirmerie. C'est aux soins d'un asile qu'il faut confier ce vieil et faible enfant craintif et nerveux, atteint d'un mal incurable. L'irritation nerveuse de l'auguste monarque nous coûte la santé et la vie de milliers de jeunes gens. Un simple aperçu de ce que nous venons d'avancer prouvera qu'Alexandre II et le gouvernement russe sont des monstres affolés que n'excusent ni l'époque, ni l'entourage, mais qui seront peut-être absous plus tard par les médecins aliénistes. Alexandre II se distingue par une férocité raffinée devant laquelle pâlissent les froides cruautés de son père. Il est le digne élève de son digne pédagogue Jacob Rastovtsef. Quand celui-ci faisait fouetter de malheureux cadets, pendant que le sang coulait, que la victime se débattait en gémissant sous les verges, il pleurait amèrement et disait: « Je te plains, mais il faut que je fasse mon devoir. »

Les cruautés de Nicolas étaient franches et ne portaient pas de caractère hypocrite; il ne les masquait pas soigneusement, ne leur faisait pas revêtir la robe de juge, ne les cachait pas sous l'éloquence fleurie des avocats, ne mettait pas de miel dans la ciguë.

Du temps de Nicolas, le despotisme grossier pressait les victimes à la gorge mais ne faisait pas le bon apôtre. Du temps d'Alexandre II,

(1) L'amie intime de l'impératrice, qui passa en jugement pour avoir fait de fausses lettres de change. Elle fut condamnée aux travaux forcés par le jury, mais cela ne l'empêcha pas d'être graciée, et, en ce moment-ci, elle habite le nord de la Crimée, où elle passe le reste de sa vie dans le luxe.

le despotisme enfonce ses tenailles brûlantes dans la chair de ses victimes, brûle, déchire les entrailles et déplore de sa voix la plus dorée la triste nécessité d'agir. Ainsi, de toutes les monstruosités, il n'y a que la centième partie qui se fasse au grand jour; le reste: drames sanglants, cruautés sans nom, s'accomplissent sournoisement dans l'ombre. Il est plus rare qu'on ne le croit que les jeunes gens périssent dans les prisons; on délivre le malheureux un mois, une semaine avant sa mort; on l'envoie mourir à son compte; une heure avant sa mort on lui permet de jouir du soleil; une heure avant sa mort ses poumons peuvent s'abreuver d'air frais! On garde les jeunes gens dans les recoins des prisons jusqu'à l'apparition des symptômes de folie ou d'idiotie, et alors, pour éviter le scandale, on leur accorde la permission de se retirer dans leurs familles. Des personnes tout à fait innocentes, accusées d'avoir connu tel ou tel homme dangereux, sont soumises à la surveillance de la police, condamnées à l'exil par voie administrative. Ceux qui s'exposent à cet innocent procédé sont voués à une lente agonie dans les solitudes, où, privés d'amis, de livres, de moyens, il leur est même sévèrement défendu de pourvoir à leurs besoins d'existence. Que la victime de l'administration soit médecin, professeur.... elle n'a plus le droit d'exercer; mais si elle perd tous ses droits, en revanche, tous, jusqu'au dernier agent de police, ont le droit d'exercer sur sa personne un pouvoir illimité; et alors ce sera dans une agonie lente, suprême, que s'éteindra une vie jeune, pleine de force et d'énergie. Et cependant ce genre de punition est encore un bonheur relatif. C'est le lot de ceux qui ne sont que soupçonnés et contre lesquels il n'existe pas de preuves.

Je ne m'étendrai pas sur les désastres sanglants de l'insurrection de Pologne, où Mouravief, comme une horrible hyène affamée, fut déchaînée sur le pauvre pays; le quart de la nation fut déporté en Sibérie. Au plus fort du massacre, Alexandre n'adressa à Mouravief qu'une seule parole: « Sévissez!... » Je ne parlerai pas non plus de peuples entiers exterminés au Caucase. Je ne présenterai au lecteur que les victimes qui nous sont les plus proches. On a cherché à absoudre les pendaisons en Pologne par la raison d'Etat; mais quant aux crimes privés, on ne le pourra jamais. Notre Czar et son gouver-

nement sont et resteront toujours des corbeaux qui se nourrissent de chair morte.

1861. Le massacre à Bezdno. — Peu après l'émancipation, quelques paysans comprirent enfin qu'on leur avait accordé la précieuse liberté d'aller mourir de faim et de froid dans des terrains arides et crétacés qu'ils avaient payé fort cher. Il commencèrent à murmurer, là surtout où le sable et la craie se montrèrent par trop indigestes. C'est à ces moments que surgissent parfois des hommes vraiment grands, héros inspirés qui, au mépris de la vie, concentrent en eux toutes les aspirations et les désirs du peuple. L'Océan rejette, dit-on, ses perles les plus précieuses au plus fort des grandes tempêtes.

Dans le gouvernement de Kazan, village de Bezdno, un paysan, Antoine Pétrof, prétendit que le manifeste officiel était faux. Il disait que la terre appartient de droit au paysan et que certainement le terme des lourds impôts et de l'esclavage n'était pas loin A peine eût-on connaissance de la chose à Kazan, que les autorités déchaînèrent sur le village un assassin, le comte Apraxine, à la tête d'une compagnie de soldats du régiment de Dniépre. Apraxine était de ces gens qui par apaisement entendent extermination, et dont l'éloquence et la justice gisent dans les baïonnettes et les balles. Arrivé à Bezdno, Apraxine ordonna au peuple rassemblé de lui amener Antoine Pétrof. Les paysans refusèrent de livrer leur défenseur; il disaient : c'est un homme bon et tranquille qui défend la vérité. Alors Apraxine commanda de faire feu sur le peuple. Une heure après tout était fini. Les villageois, mutilés, se traînaient sur la place en poussant des gémissements de douleur. Au plus fort du massacre, Pétrof, croyant par là arrêter l'ardeur des assaillants, se rendit volontairement à son bourreau; ce trait d'héroïsme ne servit à rien. Cent vingt hommes furent tués sur place, soixante-douze moururent, faute de médecin, dans les souffrances causées par les blessures; plusieurs fugitifs se noyèrent dans les étangs couvert de glace. Le médecin arriva trois jours après, mais il ne put rien faire; les instruments de chirurgie ayant éprouvé du retard, n'arrivèrent qu'au bout de quinze jours.

Le tribunal militaire condamna Antoine Pétrof à être fusillé, pour avoir porté sur Alexandre II un jugement trop élevé et l'avoir cru

incapable de publier un manifeste semblable. Antoine Petrof avait soif de liberté! Douze balles furent si mal dirigées, qu'elles ne purent tuer un homme déjà épuisé et faible de nature; enfin, une dernière à bout portant termina ses souffrances.

Alexandre éprouva une grande satisfaction à la nouvelle de cette boucherie; il s'en lècha les babines. Que voulez-vous? l'appétit vient en mangeant.

Quelques mois plus tard, dans le gouvernement de Penza, Dréniakine, pour apaiser des troubles qui ne s'étaient pas manifestés, mais qu'il avait tout intérêt à supposer, tua neuf hommes, en blessa vingt-huit, en fit passer trente par les baguettes et en déporta 22.

En 1775, dans le gouvernement de Kiew, district de Tchiguirine, deux cents familles, après avoir été fouettées, furent chargées de chaînes et emmenées en Sibérie. Tout leur crime était d'avoir refusé de prendre des lots de magnifiques plaines sablées qu'on leur cédait à des prix fabuleux, et que, malgré l'instance des baïonnettes, ils refusaient de reconnaître fertiles.

On le voit, c'était sérieusement qu'Alexandre avait dit un jour à la noblesse moscovite : « Quant aux réformes, j'aime mieux qu'elles viennent d'en haut que d'en bas. » — Il avait raison; il lui arrive parfois de raisonner juste; l'instinct de la conservation est si puissant! Le Czar et son gouvernement aiment mieux rester maîtres des baïonnettes et des balles que de devenir victimes des haches et des couteaux. Que peut-on y faire? les intérêts des deux parties sont si opposés!

1861. Arrestations et massacres des étudiants. — A l'Université de St-Pétersbourg les étudiants protestèrent contre de nouvelles lois universitaires humiliantes; l'Université fut fermée, une centaine de jeunes gens jetés dans la forteresse de St-Paul, deux cents dans la prison de Cronstadt. Les étudiants de Moscou, indignés et ayant d'ailleurs les mêmes griefs, envoyèrent des députés au recteur pour le prier de présenter une supplique au Czar; le recteur s'y refusa. Ils entrèrent alors de force dans la salle d'audience et réitérèrent leur demande. Les arrestations eurent lieu la nuit suivante. Lorsque les étudiants l'apprirent le lendemain matin, ils résolurent d'aller porter immédiatement plainte au gouverneur général.

Deux cents d'entre eux descendirent la rue Tverskaïa ; mais à peine furent-ils arrivés sur la place, en face de la maison du gouverneur, qu'il se passa quelque chose d'inattendu. Des gendarmes à cheval, cachés en embuscade, se ruèrent sur les étudiants, les frappant à la tête, au visage, les traînant sur le pavé. Un étudiant fut étranglé avec une écharpe ; un autre reçut un coup de sabre sur la tête, tomba sans connaissance et fut écrasé par les chevaux. Pendant que la chasse suivait son cours, les prisonniers furent poussés dans la grande cour de police de l'arrondissement de Tver, où, malgré le froid, on les dépouilla de leurs manteaux. Ils restèrent ainsi, affamés et grelotant de froid, depuis onze heures du matin jusqu'à une heure de la nuit. Dans cette cour se passèrent des scènes d'une telle férocité, qu'on refuserait d'y croire si les documents officiels n'étaient pas là pour les constater. Un gendarme frappa au visage un pauvre jeune homme faible et malade, lui brisa les verres de ses lunettes, dont les éclats lui entrèrent dans les yeux. On en assomma un autre à coups de sabre et on l'abandonna sur le pavé ; il était presque mort quand on le transporta à la clinique, où il expira bientôt en compagnie de huit autres jeunes gens massacrés comme lui.

Le monarque réformateur ne trouva pas encore les mesures assez énergiques, il fallait plus d'essor à sa philanthropie magnanime.

Ce fut par dizaines que les malheureux étudiants furent exilés dans les gouvernements éloignés, chassés de l'Université ou destinés à divertir la tendre gendarmerie et l'honnête police. Un observateur attentif pouvait déjà pressentir que de ces tendres fleurs de la mansuétude impériale naîtraient un jour de beaux fruits écarlates, tel que le massacre de 1876 à Pétersbourg, sur la place de la cathédrale de Kazan.

En 1863, à Kazan, pour avoir propagé des appels au peuple et un manifeste supposé, furent tyrannisés dans la prison, puis fusillés sur la place du faubourg Podlougna : Jvanitsky, Mrotchek, Stankovitch et un français du nom de Kinevitch. Quelques mois plus tard, ce fut le tour de Tcherniak qu'on avait saisi en Pologne pour la même affaire, Alecknovetz, Maevsky, Goszevitch et Jean Orlof furent condamnés à 15 ans de travaux forcés.

Le lieutenant Mickaïlof, après deux ans de dure prison, fut condamné à la peine de 10 ans; Elpidine, Boulgakof et autres, à 4 ans, etc.... En 1865, fut condamné à perpétuité Serno Solovievitch, à cause de ses relations avec les exilés de Londres et pour l'hospitalité accordée à Kelsief, lors de son arrivée secrète à St-Pétersbourg. En route, Solovievitch tomba malade, mais n'en continua pas moins le voyage, tombant d'épuisement. Un jour, qu'il gisait sans forces sur le chemin, un troïka lui passa sur le corps; on le transporta à l'hôpital d'Irkoutsk, où il ne tarda pas à expirer, le bienheureux!....

En 1866, le soldat Nevedomsky fut condamné à la peine de 7 ans de travaux forcés pour avoir prononcé des paroles injurieuses contre notre généreux monarque.

En 1866, Mossolof, Shatilof, Lebiadinsky furent envoyés en Sibérie pour avoir publié des appels au peuple.

En 1866, un filou, venu des forêts de Kostroma, détourna l'arme de Karakozoff et lui fit manquer l'empereur. Cette affaire amena devant les tribunaux plus de cinq mille personnes,tant dans les deux capitales qu'en province. La police et les gendarmes, comme des anges exterminateurs, répandaient la terreur dans toutes les villes; ils s'introduisaient la nuit dans les maisons des personnes suspectes, brisaient les parquets, déchiraient les tentures et bouleversaient les meubles. Dans leur enthousiasme spiritiste, ils frappaient les plafonds, sondaient les murs et examinaient les jeunes gens des deux sexes avec un talent dont les meilleurs médecins eussent été jaloux, poussant l'inspection du rectum jusqu'aux dernières limites de la perfection. Après leur départ, l'intérieur des maisons présentait l'aspect d'un village dévasté par les baschi-bouzouks. Les forteresses, les salles de police et les prisons des capitales et des provinces regorgeaient de victimes. Mouravief, enragé, ivre encore du sang polonais, fut nommé président du carnage. Les accusés étaient accablés de coups et d'humiliation. On les tyrannisait en les faisant languir de faim dans des fosses et des caveaux infects, où ils servaient de pâture à des milliards de punaises, de puces et de poux. On cherchait à les embarrasser par des questions captieuses, recherchant la trame fantastique d'un complot imaginaire, qu'on faisait volontiers remonter à la révolte de Pou-

gatchef (1774). Les malheureux, exaspérés, poussés à bout, se voyaient menacés de la corde ou d'un exil à vie. Parmi les acquittés, il y en eut des centaines qui retournèrent dans leurs foyers, accablés de maux incurables, des centaines qui en furent quittes pour un commencement de folie ou d'idiotie. Et quelle sombre existence de souffrances et d'angoisses pesa sur les pères et les mères, les sœurs et les frères des prisonniers! La plus grande partie de tous ces malheurs resteront à jamais ignorés; celui-là seul qui a souffert et réfléchi peut s'en faire une idée précise. Des larmes de malédiction ont été refoulées, elles se sont concentrées dans le cœur; mais dans la nature, rien ne se perd... Ishoutine fut condamné aux travaux forcés à perpétuité. Ermolof, Strandène, Jourassof, à 20 ans de la même peine; Nicolaef, à 8 ans; Zaguibalof, Motkof, à 6 ans. A l'exil à vie en Sibérie : Kondiakof, Malinise, Linkine, Alexandre Jvanof, Fédocéef, Marks, Maevsky, Shestakovitch, Langaouzène, et autres.

Quant à Karakozof qui, bien avant l'attentat, était déjà atteint d'une maladie incurable, on lui infligea la torture; on frappait, on assommait de verges un mourant; il était chargé de fers, on lui crachait au visage, et lorsque, vaincu par la douleur, il refusait de manger pour en finir plus vite, on le nourrissait à l'aide de lavements ; on lui maintenait la vie d'une manière artificielle, afin de prolonger son agonie et dans l'espoir de lui faire faire quelque nouvelle révélation. Mais l'homme au cœur d'acier resta inébranlable; il ne se trahit pas même dans le délire où le plongeaient les tortures. Ses réponses étaient laconiques et imprégnées de haine et de mépris. Le martyr-moribond ne céda pas une seule fois, ne plia pas une seule seconde devant ses bourreaux maudits. Il ne lui restait plus qu'un souffle, — on le condamna à être pendu. Alexandre II signa cet acte et peut-être, — ô sanglante ironie! — peut-être l'arrosa-t-il de ses larmes. Le cadavre, ou plutôt ce qui restait d'informe et d'horrible, fut exposé sur la place pour servir de leçon aux sublimes insensés de l'avenir.

1871. L'affaire Netchaef, — Soupçonnées de vouloir provoquer des troubles qui pourraient se manifester dans l'avenir, des milliers de personnes furent encore traduites devant les tribunaux et les conseils de guerre. On eut de nouveaux recours aux arrestations préventives,

aux coups, au froid, à la faim, à l'infection des caveaux. L'emprisonnement préventif engendra des maladies de poitrine, des maladies nerveuses, des cas d'idiotisme. Des condamnations monstrueuses fondirent sur les principaux coupables, Ouspensky, Pzijof, Kouznetsof: — 20 ans de travaux forcés, 20 ans de prison, exportation en Sibérie à vie. Quant à tous ceux qui furent disséminés dans les solitudes glacées de notre spacieuse patrie, nous ignorons entièrement ce qu'ils sont devenus.

En 1872, on s'empara de Netchaef, qui était en Suisse; on le croyait capable de suivre les traces de Karakozof, avec cette différence que la main de Netchaef semblait avoir plus d'assurance. Il n'en fallut pas davantage pour qu'il fût traqué comme une bête féroce et sa tête mise à prix, et à prix très-élevé. Pour s'emparer de l'ennemi, on mit tout en œuvre, intrigues, corruption, bassesses. On exerça sur lui la même tyrannie que sur Karakozof; on le fouetta, on le frappa au visage, on le tourmenta nuit et jour, et enfin on lui lut, sur la place publique, sa sentence, comme s'il se fût agi d'un vil assassin. L'a-t-on empoisonné, torturé à mort, exécuté? Personne ne le sait. Nous n'avons pas de lois juridiques pour nos condamnés politiques, nous n'avons que des lois physiques. Plus le coupable a d'énergie, plus la peine est terrible.

Les dimensions forcément restreintes d'une brochure m'obligent à supprimer bien des détails navrants. Je me résumerai donc, mais que le lecteur n'oublie pas que le moindre procès entraine après lui une invasion de gendarmes et de policiers; que les mauvais traitements, les violences, les maladies de corps et d'esprit, sont le partage de la plupart des accusés; que chaque accusation est inondée des larmes des pères, des mères, des épouses; que larmes de sang, angoisses, férocité et pouvoir arbitraire sont le bilan de chacun de mes chiffres.

1874. L'affaire Dolgouchine au sujet de la propagande dans le peuple. — Après deux ans de prison, sont condamnés aux travaux forcés: Dolgouchine, Dmockowsky, Panine, Plotnikof, Malinovsky.

Panine et Dolgouchine respirent encore; les autres ont été asphyxiés par l'air méphitique des caveaux.

Le 16 Mai 1876, a lieu le procès pour la propagation de livres défendus. Le paysan Alexis Ossipof est condamné à 9 ans de travaux forcés.

Le 23 Septembre 1876, une jeune fille, Alexandra Boutovskaïa, est condamnée à 4 ans de travaux forcés, accusée, sans preuve, d'avoir fait circuler des livres défendus.

Le 6 Décembre 1876, démonstration sur la place de Kazan, à la sortie de la Cathédrale. — Ce jour-là sont à moitié assommés à coups de sabre, par la police et les gendarmes, une trentaine de personnes complétement innocentes et qui avaient assisté au prône. En les poussant dans la prison, on les frappait dans le dos, dans la poitrine, sur la tête. Les jeunes filles n'étaient pas moins maltraitées que les hommes. Parmi ceux qui furent tués ou mutilés, on trouva une femme enceinte. Plusieurs furent condamnés à 20 ans de travaux forcés. Les détails peuvent se retrouver dans n'importe quel journal russe.

En Mars 1877 a lieu le procès des Cinquante; dans ce nombre figurent quinze jeunes personnes de quinze à vingt-cinq ans: Il y eut trois condamnations à 10 ans de travaux forcés; dix à 9 ans (deux jeunes filles); une à 5 ans. Les autres furent envoyés dans des maisons de force, des prisons d'Etat et dans des provinces éloignées.

En Octobre 1877 éclata le *procès des Cent quatre-vingt-douze*, que les journaux français et suisses qualifièrent de « Procès politique monstre ». Plus de deux mille malheureux ont langui pendant de longues années dans les prisons en attendant leur condamnation ou leur délivrance. Le bruit a couru que plusieurs étaient devenus fous; que d'autres, faute de couteaux, s'étaient suicidés avec des éclats de verre; que deux s'étaient pendus. Au jour du jugement, quelques accusés furent amenés dans des fauteuils devant le tribunal; leurs membres atrophiés pendaient inertes; épuisés, presque éteints, ils laissèrent sur le public la plus fâcheuse impression. Quand les gendarmes déchirèrent la bouche à Michkne en l'étouffant avec des mouchoirs pour le faire taire, plusieurs dames du public se trouvèrent mal.

Cependant, ce procès se termina, à la surprise générale, d'une manière moins féroce que les autres. Pendant la guerre avec les Turcs, en Bulgarie, l'empereur avait entendu parler tous les jours de la conduite héroïque, dans les hôpitaux, des jeunes filles russes soupçonnées de nihilisme, et, chose à peine croyable, il éprouva comme un remords.

Quelques personnes seulement furent condamnées aux travaux forcés ; toutes les autres, malgré leur acquittement, sont encore tyrannisées dans les prisons centrales.

Ce procès des 192 est suivi d'une crise. Les brigands enragés qui couraient les yeux bandés, l'arme à la main, massacrant tous ceux qu'ils rencontraient, en sont enfin arrivés à se heurter eux-mêmes à des couteaux. La jeunesse, arrêtée injustement et massacrée par milliers, commença à avoir recours aux poignards et aux revolvers ; le désespoir s'était emparé des malheureux. Un livre défendu, trouvé chez l'accusé, le condamnait à subir trois ans de prison préventive, puis à une mort affreuse dans les landes désertes et glacées. Non-seulement témoigner de l'intérêt aux révolutionnaires, mais en avoir un parmi ses connaissances, suffisait pour être condamné à mourir en prison. Ainsi, le poignard devint le seul moyen logique de la délivrance.

Depuis Février 1878 à Octobre 1879, se sont passés des événements qui ont abasourdi l'Europe comme un coup de foudre et qui ont imprimé sur le front du gouvernement des libérateurs la marque ineffaçable du forçat ; ils se sont couverts de honte et de sang, qu'aucune victime propitiatoire ne pourra jamais effacer ; ce sont ces taches de sang innocent que lady Macbeth, en proie à son affreux cauchemar, essayait en vain de faire disparaître de ses mains en s'arrachant la peau et s'écriant avec effroi : « Des océans d'eau claire ne sauraient les laver ; les flots en rougiraient ! »

Le premier coup de revolver qui retentit en Russie fit oublier à l'Europe, pour quelques jours, la question d'Orient avec tous ses empereurs, ses diplomates et toute sa vie politique.

Une faible jeune fille, tyrannisée depuis longtemps dans les prisons, avait entendu parler des honteuses tortures infligées au prison-

nier politique Bogolioubof ; surprise de voir la grande indifférence non-seulement du gouvernement, mais aussi de la société, elle résolut de se sacrifier pour montrer que la Russie n'est pas encore un cimetière, et pour prouver qu'on ne tyrannise pas impunément des malheureux sans défense. En France, la presse radicale a su apprécier cet acte d'abnégation admirable et unique dans l'histoire.

En dépit de leur grand âge et de leur conservatisme, les jurés en furent émus ; ils acquittèrent Véra Zassoulitch. De vieux généraux, des sénateurs, des ministres, pris d'un mouvement d'enthousiasme, applaudirent à son acquittement. Le président du tribunal n'avait pas interrompu une seule fois l'avocat qui, dans son discours impitoyable, avait divulgué toutes les horreurs fabuleuses de la 3me section. Après l'acquittement, les gendarmes, un moment stupéfaits, voulurent s'emparer de force de Véra Zassoulitch pour la faire mourir en prison ; elle fut sauvée par le public ; mais, dans la bagarre, un étudiant, Zawadsky, fut tué.

Mais notre monarque se mit fort en colère ; il courut embrasser Trépof, le fit monter en grade et entrer au Conseil d'État. Souffleté par le tribunal, il s'est donné à lui-même un soufflet plus retentissant encore par cette inqualifiable action.

En plein jour, dans une rue très-populeuse fut tué le janissaire Mezentsof, chef de gendarmes, l'ami intime du czar.

Du temps où il était encore aide du chef des gendarmes, il avait été mêlé à cette fameuse affaire Miasnikof, à propos d'un testament et de lettres de change fausses. Profitant de son irresponsabilité, il avait assassiné tous les témoins qui auraient pu le compromettre dans cette affaire. Partout ailleurs, cet infâme brigand eût été condamné aux galères à perpétuité ; chez nous, il fut promu au grade de chef des gendarmes. Ce soldat féroce et ignare, criminel par métier, a fait mourir dans les prisons par la faim et les tortures des milliers de jeunes gens. En parlant de la mort de Mezentzoff, le monarque prononça ces paroles, devenues célèbres : « Bientôt l'honnête homme ne pourra plus sortir dans la rue. » Tu as raison, commandeur des croyants. En effet, nous désirons de tout cœur que les honnêtes gens pareils à toi et à Mezentzoff n'puissent plus paraître dans la rue, mais

qu'ils reposent bien tranquillement dans leurs tombeaux. Mais les étrangers ne doivent pas s'étonner si, en parlant du vice-empereur de Russie, du chef des gendarmes, je dis qu'il avait falsifié un testament et des lettres de change. Non-seulement toute la haute administration est remplie d'insatiables voleurs, qui, profitant de tout contrôle, s'approprient d'immenses biens-fonds en Pologne, le ministre des finances Greigh, Kotzebue, gouverneur général de Pologne, Chamechine, sous-secrétaire d'état au ministère de l'intérieur, etc., mais la famille impériale elle-même est infectée jusqu'à la moelle des os de cette déplorable maladie. Le grand-duc Constantin est tellement connu sous ce rapport, qu'il serait inutile d'en parler. Il met en coupe réglée les chemins de fer, les compagnies de navigation, la flotte, vend les forêts de l'État, prélève même une dîme sur les cabarets, — l'argent n'a pas d'odeur. Son fils vola les pierreries d'une image sainte chez l'impératrice et nettoya les tiroirs de son fripon de papa. Comme ce filou donnait de grandes espérances, on l'envoya en Tachkent pour se perfectionner. Pendant la guerre, qui eu pour but la délivrance des peuples slaves de la pillerie des Turcs, le grand-duc Nicolas pilla l'armée qu'il commandait en chef. Pendant que nos héroïques soldats tiraient avec du charbon au lieu de poudre, les blessés mouraient abandonnés sur la neige, mangeaient des biscuits verreux, le grand-duc Nicolas faisait des affaires plus véreuses encore, mettant gaiement de côté des dizaines de millions, dont il abandonnait du reste assez libéralement une faible partie à sa catin. Nicolas et Constantin sont en Russie les plus fermes appuis « du principe de la propriété et de la famille. »

Tandis que la malheureuse Russie, pillée, volée et étouffée, sacrifiait à la guerre jusqu'à ses pauvres haillons, le monarque déclara par un ukase toutes ses immenses possessions libres de tout impôt. Il puise d'un air dégagé dans la trésorerie de l'État autant qu'il lui plait; trente millions ne suffisent pas, il en prendra soixante. Si les coffres sont vides, il s'adressera aux banquiers pour un emprunt. Si ceux-ci lui refusent, avec un sourire de dédain, il fera fabriquer quelques centaines de millions de papier-monnaie. La Russie y perd, lui y gagne; mais la Russie existe-t-elle pour autre chose que pour

souffrir et être exploitée ? Tous ceux qui ont l'honneur d'être appelés dans les passeports « loyaux sujets » sont ou ses esclaves ou ses valets; en tout cas leur argent est à lui. Et ce monarque, si détaché des biens de ce monde, fait périr des milliers de jeunes gens, qu'il accuse d'ébranler le principe sacré de la propriété.

Mais en Russie la logique est un mot vide de sens. Croira-t-on que le plus zélé défenseur de la famille était le chef des gendarmes Potapoff ? Cette vestale avait reçu, dans la lutte pour les vertus domestiques, bien des blessures qui ne voulaient pas guérir, malgré le mercure à haute dose et les bains sulfureux. La syphilis chronique envahit le cerveau, le feu sacré s'éteignit sur l'autel, et Potapoff devint fou ; du reste, ce petit détail ne l'empêcha pas de servir en qualité de chef des gendarmes presque jusqu'à sa mort, délirant toujours de la sainteté de la famille.

Les héros de la guerre de délivrance : Gourko, Totleben et autres, devinrent sur l'heure, d'après un ordre du maître, de vrais satrapes perses, et l'on peut être assuré que, moins que tout autre, ils comprennent l'absurdité de cette métamorphose. Il n'est pas de famille en Russie, si elle n'a pas un de ses membres dans la gendarmerie, qui puisse dormir tranquille, qui n'ait pas à attendre d'un moment à l'autre une attaque nocturne des défenseurs du foyer ; il leur est donné les clefs, avec le droit de lier et de délier. Le plus infime soldat, ne sachant même pas lire, peut prendre au collet qui lui plaît ou déplaît, l'emmener à la forteresse, et il se passera de longs mois jusqu'à ce qu'on apprenne la vérité. Il y a peu de temps, à Kherson, un agent de police, qui avait pour maîtresse une femme mariée, mécontent de ce que le mari ne regardait pas cela d'un œil assez favorable, l'arrêta une belle nuit et le fit enfermer dans la forteresse, comme un criminel politique. Quelques mois plus tard, on apprit, par hasard, cette arrestation, et le mari, s'étant en effet trouvé plus innocent qu'un enfant qui vient de naître, fut relaché ; on n'oublia pas non plus de faire une réprimande à l'agent. Les gendarmes à pied et à cheval, les espions et les bourreaux, sont appelés dans le langage officiel : « sauveurs de la famille, conservateurs de la sûreté de l'État. »

Krapotkine, gouverneur-général de Kharkof, misérable valet, est

tué à une gaie sortie de bal. Pendant sa courte, mais néfaste satrapie, 200 détenus politiques étaient morts subitement dans les prisons. Il tyrannisait les jeunes gens avec la cruauté et l'ardeur fanatique d'un inquisiteur d'Espagne. L'énumération de ses crimes inouïs a été publiée par la presse secrète et affichée dans toutes les rues de Kharkof.

Un colonel de gendarmerie est tué pour avoir fait mourir de faim, dans les prisons, les condamnés politiques, et pour s'être lâchement joué de leurs interminables souffrances.

Le procureur Kotlarevsky, chien enragé lâché par l'administration sur les prisonniers politiques, n'a été que blessé. C'est pour de l'argent et des grades qu'il requérait, l'écume à la bouche, des condamnations de travaux forcés à perpétuité.

Quatre espions ont été tués dans quatre villes différentes.

On a attenté à la vie de Drenteln, le nouveau chef des gendarmes.

A Odessa, plusieurs jeunes gens et jeunes filles se sont défendus avec des poignards et des revolvers, pendant plusieurs heures, contre des gendarmes, venus la nuit dans leurs familles pour y faire des perquisitions.

A Kharkof, au passage du condamné politique, Vonalarovsky, plusieurs personnes armées firent une tentative pour le délivrer.

A Moscou, au passage des condamnés politiques, les étudiants, venus pour le saluer, furent massacrés par des bouchers qui étaient payés par la police. Touchant accord, harmonie sublime ! les bouchers de la rue des Couteaux et le gouvernement des libérateurs. Calembour heureux, comme sait en faire l'histoire.

A la lecture de la sentence à mort de Kovalsky, une foule de jeunes gens armés firent une tentative pour le délivrer.

Plusieurs imprimeries secrètes ont été saisies, et enfin, le 2 Avril dernier, Solovief manqua l'empereur. Le gros poltron, affolé par la peur, oubliant la cotte de mailles qui le rendait invulnérable, faisait des sauts fantastiques, dignes d'un jongleur de foire et non d'un César. Puis, avec la vitesse d'au moins dix kilomètres à l'heure, il daigna traverser la grande place du Palais et aller s'aplatir tout enm.... sur les marches du palais de son ministre Gortchakof. Le lâche et vindicatif tyran fit retomber toute sa peur et sa honte sur

Solovief. Les journaux anglais et français ont parlé de tortures qu'on lui avait appliquées, à l'aide de l'électricité, dans une chambre matelassée pour rendre impossible un suicide. Au moment de mettre sous presse, nous recevons la nouvelle détaillée de l'attentat du 1er Décembre. Le train impérial fut arrêté d'une façon peu courtoise par Minime Soukhorouky. Une demi-heure de retard et l'habileté de la police,— on sait maintenant que le tout puissant César voyage en wagon de bagages et se fait passer pour ses propres malles, lesquelles, par contre, occupent la place d'honneur dans le wagon couronné du train sensé porter la personne auguste de l'empereur,— sauvèrent le monarque. Voilà un terrible avertissement, le quatrième que reçoit le bourreau de la jeunesse de son pays. Les potences, les tortures, les prisons bondées d'accusés, les satrapes, les agents, les gendarmes, les concierges, passaient, il y a peu de temps encore, pour un talisman tout puissant, qui éteindrait la sainte colère dans la poitrine des jeunes gens, et ferait taire chez eux tout sentiment généreux. Il y a quelques jours à peine, on croyait que le bourreau et la corde sauveraient le Czar et la 3me section. Marche, marche toujours, dernier Mohican de l'absolutisme ! Et si même le sang se fige de peur dans tes veines, si tes jambes fléchissent, rassemble tes dernières forces pour étonner encore le monde par de nouvelles horreurs ! Danse, danse, nouveau Blondin, sur ta corde au-dessus du gouffre sans fond, tes ennemis t'applaudissent avec enthousiasme ! Marche, marche vite, plus vite ; tu descends des tréteaux de l'histoire, et glissantes de sang innocent sont les dernières marches !

La jeunesse russe ne regarde l'oint du Seigneur que comme un scélérat ivre, abruti et insensé, comme une bête malfaisante et monstrueuse ; chaque heure de sa vie est la mort des meilleurs de nos concitoyens, dont, à la plus belle époque de sa vie, il était indigne de tirer les bottes crottées.

Avez-vous vu Alexandre II, le policier couronné ; si non, regardez attentivement sa dernière photographie : joues pendantes, yeux ternes et méchants du chat épeuré : toute sa figure porte l'expression de l'attente anxieuse, on dirait qu'il entend déjà les pas furtifs du meurtrier, « Macbeth a assassiné le sommeil, Macbeth ne dormira

plus jamais. » Il tremble la nuit, il voyage en Russie, accompagné d'une armée de soldats, dans une cage de fer comme une bête féroce ; mais l'événement du 1er Décembre a fait voir que la cage de fer est actuellement dans la position des cuirassés après l'invention des torpilles. Livadia est la tannière du Czar; les saisons interverties n'existent plus en Crimée, depuis que l'empereur y passe le mois de Mars; la mer le garde là d'un côté, des forêts de gendarmes et d'espions de l'autre. L'heure du jugement a sonné déjà pour lui ; les honnêtes gens, et il en avait toujours bien peu, s'éloignèrent de lui, des assassins et des voleurs se sont groupés autour de lui ; à son premier signe, ils ramperont dans la nuit, le couteau à la main, assassiner le premier venu. Mais l'alliance des assassins ne donne pas de rêves dorés ; son sommeil doit être fréquemment troublé par cette simple considération, que les assassins à sa solde peuvent se retourner contre lui, et, si les adversaires y mettent le prix, eux qui s'introduisent, le couteau à la main, chez ses ennemis, s'introduiront tout aussi volontiers, et le même couteau à la main, chez lui-même. Ce calcul mathématique a été amplement prouvé dans le cas de Paul I.

Mais les hommes ne sont pas seuls à s'élever contre le despote absolu, unique sur toute une moitié du globe. L'Europe compte actuellement deux objets rares : l'aurochs dans la forêt de Bielomey, et Alexandre II sur le trône de Russie. La nature elle-même s'insurge contre l'absolutisme ; les hommes peu clairvoyants ne s'en rendaient pas encore compte, et il fallut que la science toute-puissante le leur prouve. Le docteur Jacoby, dans son œuvre si originale sur l'hérédité et la sélection chez l'homme (1), travail dont la première ébauche avait été récompensée par l'Académie de Madrid, passant en revue l'histoire page par page, prouve que les monarques absolus sont incapables de continuer leur race ; qu'à la quatrième génération la nature les vomit, les couronnant de l'idiotisme, et souvent de la couronne de Vénus. La race commence par un despote fort, intelligent et énergique ; la quatrième génération de sa descendance n'est même plus capable de se reproduire ;—la chose ne demande cependant pas

(1) Journal de l'Académie de Madrid, 1877. France 5 Janv. 1879.

un très-grand effort d'intelligence;— quitte la scène de l'histoire, comme des comédiens sifflés, et disparaît dans les ténèbres de l'inconnu.... L'homme, dont la volonté ne connaît pas d'obstacles, est un fou artificiel; ces bâtards de la nature entendent durant toute leur vie ce qu'entendait le roi Lear de ses courtisans: « Je n'avais pas de poil au menton, et ils respectaient mes cheveux blancs. Ils me disaient oui et non en même temps; ils m'assuraient que j'étais tout-puissant, et la fièvre est plus forte que moi »

La logique des palais mène à l'affaiblissement complet des facultés mentales et de la volonté; le fou artificiel transmet sa folie à la deuxième génération, qui l'assimile et la perfectionne, et la quatrième génération en jouit dans toute sa splendeur. Le docteur Jacoby prouve, dans les termes les plus mesurés, l'intolérance de la nature envers les despotes; son travail n'a pas la moindre tendance politique (et pourquoi en aurait-il ?) puisque ses conclusions, si sombres qu'elles soient, sont dictées par l'inflexible science!

Darwin, en faisant descendre l'homme du singe, ne se préoccupait nullement de ce que cet être velu, malpropre et cynique, culbuterait la Bible, l'Evangile, les descendances divines, l'Immaculée-Conception, les couronnes, les blasons aristocratiques, et couperait à la racine l'âme elle-même, cette âme mystérieuse, dont nous nous sommes, bien à tort, si longtemps enorgueillis, assurant pendant des milliers d'années que Jehowah nous en a gratifiés à part, en en privant tout le reste du grand règne animal. O grands théologiens, philosophes profonds! une mort lamentable vous attend; vos dieux ne périssent pas dans une lutte contre des Titans; il sont écrasés sous le coup de la patte velue d'un singe!...

A l'heure qu'il est on est en train, par l'ordre de la police et sous la surveillance des agents, d'édifier quelque chose de grandiose à propos de la 25me année du règne d'Alexandre II le Libérateur... des gendarmes et des espions. S'il y avait possibilité, par quelque miracle, d'assembler les crânes de tous ceux qui ont péri sous ce règne néfaste et d'en faire une pyramide, je suis sûr que le sol marécageux de St-Pétersbourg aurait cédé sous cette énorme pression; les pyramides de crânes de Tamerlan ne seraient que des joujoux comparées à celle-là!

A partir de ce moment-là commencent les nuits de Valpurgis de l'absolutisme. Il fallait sauver la vieille carcasse à tout prix, fût-ce même au prix de la mort de toute une génération. Vive Nabuchodonosor le taureau et périssent les hommes !

D'épaisses ténèbres enveloppent la Russie de toutes parts. Les Universités, les écoles populaires sont fermées ; à leur place, on nous offre les prônes de la cathédrale Saint-Isaac. Les conseils généraux des provinces sont livrés à l'arbitraire des satrapes, des gendarmes ; le journalisme devient une sorte de maison de tolérance ; les os décharnés qu'on nous avait naguère donnés à manger, on nous les arrache maintenant en nous gratifiant d'un coup de pied au derrière et on les jette aux ordures. Les gardes à cheval, les portiers, les gendarmes, les espions, les gibets, se profilent vaguement dans ce sombre chaos.

La moitié du budget est consacrée à payer une foule de brigands et d'espions répandus partout Le pays, réduit, à la plus profonde misère, donne, sous la menace de verges trempées dans des solutions alcalines, ses derniers sous pour l'entretien de nombreux bourreaux qui forcent les habitations la nuit et arrêtent des milliers de personnes, dont la plupart meurent de faim, de froid, de maladies et de tortures morales et physiques. La moitié de la population est en deuil. En deux mois, 20,000 personnes ont été exilées. En trois mois, quinze condamnés politiques ont été pendus. Le supplice portait un caractère lugubre; une seule corde servait pour trois hommes. Les monstres ! ils voulurent que le plus coupable des trois attendît la mort pendant une heure, qu'il assistât aux dernières convulsions de son camarade et ami, qu'il vît pendre sa langue noire et gonflée qu'il vît son visage bleui, défiguré par la souffrance. L'empire, qui sacrifie plus d'un million pour l'entretien des waterclosets de l'empereur, économise un bout de corde, une poutre. Au dernier moment, nous lisons le compte-rendu de trois nouvelles exécutions. Dix-huit en six mois ! En vérité, ce gouvernement est en train de se noyer dans le sang.

Sept cents personnes, parmi les plus dangereuses, furent condamnées à être ensevelies, moitié dans la mer, moitié à Sahaline, île

sinistre et sauvage où pourraient mourir de faim et de froid non pas 700, mais 70,000 personnes. Le commandant du bateau faisait des rapports sentimentaux, qui se publiaient avec une naïveté surprenante par notre presse méprisable et corrompue. Au dire du commandant, la vie des prisonniers à bord offrait le tableau d'une véritable idylle pastorale : ils jouissaient d'un confort qui n'aurait pas été accordé aux passagers de première classe des « Messageries nationales. » On leur offrait des douches d'eau froide pendant les chaleurs ; on les régalait de rosbifs saignants, de vin, d'eau-de-vie ; le soir, ils s'adonnaient à la danse ; la nuit, ils dormaient sur le pont, et, plusieurs fois dans la journée, récitaient des prières en compagnie du pope, demandant à Dieu de maintenir la précieuse santé du bienfaisant monarque, et versant des larmes de repentance toutes les fois que le prêtre leur dépeignait, sous de vives couleurs, les souffrances morales du souverain en lutte avec le nihilisme. A chaque escale, les prisonniers se rendaient au café chantant, à tour de rôle, et s'extasiaient du chant des artistes harpistes ; quelques-uns les invitaient même à contempler la lune en compagnie.

Mais l'astucieuse et prosaïque Angleterre renversa d'un coup de poing la charmante idylle pastorale ; les bergers bucoliques et leurs blancs moutons disparurent tout d'un coup au plus épais des forêts. Le correspondant du *Times*, digne de toute confiance, ainsi que d'autres journaux anglais fort compétents, constatèrent que 700 condamnés politiques, chargés de chaînes, furent entassés dans des cabines étroites et infectes par une chaleur de 45 degrés, qu'on les martyrisait par la faim, qu'on leur faisait endurer les traitements les plus cruels, et enfin que près de 200 — les plus heureux — avaient terminé leur existence dans les tourments.

Un noble cri d'indignation retentit au Parlement : c'étaient des voix qui demandaient justice des crimes des bachi-bouzouks russes. A la lecture des faits déjà signalés, on prononça ces paroles remarquables : « De telles férocités crient vengeance ! »

Je terminerai ce triste martyrologe par un événement inouï et déjà connu de toute l'Europe, événement qui, mieux que mille volumes et mille pamphlets, dévoilera les mystères de la vie de nos pri-

sonniers et montrera quelle existence brillante est réservée à des milliers de jeunes gens.

Somof, soupçonné d'avoir participé à une affaire politique, fit trois ans de détention préventive. Un soir, il réunit tous ses efforts, monta sur une chaise, atteignit la lampe, et, comme il était enchaîné, il saisit le verre avec les dents, mit le feu à ses vêtements et se coucha sur sa paillasse où il se laissa mourir à petit feu, étendu sur son lit ; il n'exhala pas la moindre plainte, le moindre cri, de crainte que les gendarmes ne l'empêchassent de mourir. La police, sentant une odeur de brûlé, entra précipitamment dans la cellule et le trouva à moitié carbonisé. Voici ses dernières paroles : « La vie d'un prisonnier politique est si affreuse et si remplie de tourments, que je considère ce genre de mort comme la délivrance la plus agréable. »

Des nuages de feu s'amassent au-dessus de nous, ils marchent avec une rapidité effrayante ; l'éclair perce la nue ; le jugement du peuple est proche et, à en juger par ce qui se passe sous nos yeux, ce jugement sera inexorable et sans pitié.

La révolution seule peut nous sauver ; autrement, nous serons écrasés par la pression de l'Europe entière et nous boirons jusqu'à la lie la coupe amère préparée par l'absolutisme.

Je t'appelle, ô sainte vengeance ! Hâte-toi, sauve ma patrie, viens t'abattre avec la force et la fureur d'un ouragan indien sur cette immense cohue de monstres imbéciles et d'idiots féroces ; mêle leur sang à la boue et viens purifier cette atmosphère méphitique et empestée de la vie russe !

Le Czar-boucher, qui commande les massacres et qui ne fait pas seulement un petit signe du doigt pour les arrêter, est lui-même, paraît-il, accessible aux sentiments de la famille. Sa tendresse pour sa fille est le thème habituel des valets complaisants. Est-il possible qu'il ne soit jamais venu à l'idée du tendre père que des milliers de jeunes gens, condamnés et pendus, ont aussi des parents, des épouses, des sœurs. Une seule larme d'un malheureux est plus précieuse, plus sacrée pour nous, que tous les torrents de larmes qui ont déjà coulé des yeux de l'empereur pleurnicheur.

Est-il possible que ces larmes, qui viennent tout aussi peu de l'âme que l'urine, lui aient fait oublier la valeur des larmes qui découlent de la source sacrée du cœur ? D'un seul coup, il a frappé en aveugle les pères et les enfants, l'ancienne et la nouvelle génération. De tels actes transformeront bientôt en révolutionnaires les conservateurs les plus zélés.

Quelle excuse peuvent donner le Czar et le gouvernement à ce qu'ils engloutissent vivantes des milliers de personnes ? Il leur reste pourtant une réponse, une réponse cynique : la triste nécessité. La terre est détrempée de sang jusqu'au centre à cause de cette triste nécessité. Jetez un regard en arrière dans les dédales historiques du passé, dans les sombres enfers du Dante ! Voyez Caligula, Néron, Héliogabale, Richard III, Henri VIII, Philippe II, le duc d'Albe, Innocent III, les Borgia, Shab-Nadir, Jean-le-Terrible, Paul Ier, etc..., voilà les inconscients serviteurs de la nécessité absolue.

S'il fallait la représenter, cette nécessité absolue, je la peindrais en déesse indienne Kali : Son corps est bleu-violet ; les pommes de ses mains, couleur de sang, témoignent de son instinct sanguinaire ; elle n'a pas assez de ses quatre mains pour s'emparer de ses victimes ; sa langue, horriblement enflée, lui descend jusqu'à la ceinture ; — c'est qu'elle a dévoré trop de chair fraîche, elle a les reins ceints des mains peu appétissantes de ses appétissantes victimes, le cou orné de crânes humains en guise de diamants.

Les humbles serviteurs de la nécessité absolue prétendent que les sociétés secrètes peuvent nuire à l'unité de l'empire ; mais si une société secrète, si influente qu'elle soit, peut bouleverser un empire, cet empire-là est une piètre puissance, c'est un abcès déjà mûr, qu'il suffit de toucher pour que le pus jaillisse ; c'est un joujou, un petit bonhomme chinois. Se peut-il que les hauts dignitaires soient assez naïfs pour ne pas voir, malgré les preuves les plus flagrantes, que ce n'est pas par leur tyrannie féroce qu'ils pourront retarder d'une seule seconde la révolution. Qu'ils s'en prennent à eux, qu'ils se condamnent à mort, si l'Etat qu'ils gouvernent est si fragile qu'il suffirait d'un souffle pour le renverser ? Mais non, nos sages administrateurs ne sont pas si naïfs que ça, seulement ils profitent de l'oc-

casion. Il leur plaît de forcer la nuit les habitations suspectes, de briser les planchers et les murs, de retourner tout sens dessus-dessous. Il faut qu'ils frappent, qu'ils fouettent, qu'ils tyrannisent, qu'ils déportent, qu'ils fassent irruption dans la vie privée et y tapagent comme en plein cabaret. Ils veulent élever une nouvelle tour de Babel de leurs mensonges, de leurs boucheries, de leurs lâches cruautés, et, pour comble d'impudence, ils exigent encore de la reconnaissance ; ils veulent qu'on les prient de continuer sans se gêner.

Pauvre patrie, que de misères !

Tu endures benoîtement, sans murmurer, le joug infâme de l'oppression qui t'écrase ; tu es impuissante comme un petit enfant malade. Les quelques audacieux qui ont brisé leurs chaînes, qui ont triomphé de cette léthargie séculaire ; le petit nombre de ceux qui ont tout sacrifié s'en vont mourir pour toi, et ton regard éteint les accompagne au trépas, et tes membres atrophiés ne bougent plus !...

Pauvre patrie, que de misères !

Ni l'amour de la liberté, ni la conscience du droit, ni le sentiment de la dignité humaine ne s'éveillent dans ton large sein ; pour tout sentiment tu n'as que celui de la soumission servile et stupide d'un misérable valet.

L'histoire vraie, indépendante de la censure prononcera une sentence sévère sur Alexandre II, la pieuvre régnante.

Quand un monarque absolu est assez fou et assez insolent pour se charger de gouverner seul 85 millions d'hommes, ce monarque, digne du bocal à esprit-de-vin est seul responsable de tout.

Admirons maintenant les exploits du Czar-réformateur dans la sphère de la vie intellectuelle : les réformes y sont radicales dans toute l'acception du mot ; la liberté de penser y est morte et enterrée. Le Czar-libérateur peut dire hardiment à ses fidèles sujets :

« Mes enfants, pas un de vos écrivains consciencieux, pas un de vos zélés représentants n'a été oublié ; je les ai entretenus et les entretiendrais, à mes frais, dans ma vaste hôtellerie de Saint-Paul. Pour avoir servi la vérité et la justice, je leur ai assigné des chaînes ; je les ai couronnés d'épines ; pas un n'a été oublié. L'emplacement dans mes hôtels est vaste, l'entretien luxueux ; les plus forts y ont pourri déjà, les autres commencent. »

Le meurtre moral le plus atroce, l'acte le plus barbare d'Alexandre II est la condamnation aux travaux forcés à perpétuité de Tchernychevsky. L'administration comprit clairement qu'un tel athlète ne pouvait être retenu dans l'ornière. Son ironie est tranchante comme le fil d'un rasoir; son esprit, ferme et résolu, n'admettait pas de compromis; ses vues tranchaient par trop avec le libéralisme banal et admis par le gouvernement; il fallait donc appliquer à l'homme qui se permettait d'aspirer à une vie intellectuelle profondément libre, le châtiment le plus rude et le plus barbare. Tchernychevsky connaissait le goût prononcé de notre souverain pour la chair humaine, et se tenait prudemment sur ses gardes, de sorte que, malgré les ruses les plus raffinées, on ne put réussir à le faire tomber dans le traquenard gouvernemental. C'est pourquoi il fallut avoir recours aux moyens favoris, aux moyens illégaux. Le gouvernement fabriqua une pièce fausse et mit en campagne ses espions. Ces deux moyens universels ne pouvaient manquer de réussir. En 1863, il fut enfermé dans la courtine de St-Alexis, accusé faussement d'avoir adressé une proclamation au peuple, et en 1867 sa sentence fut rendue.

Tchernychevsky, dont la santé s'était déjà affaiblie par suite d'un rude travail intellectuel, fut condamné à huit ans de travaux forcés et à la déportation à vie. Tout homme qui sent encore dans son sein l'étincelle sacrée, comprendra aisément ce qu'a dû souffrir l'innocent martyr, enseveli vivant pendant seize années dans son tombeau de pierre, lui dont l'âme était animée des plus nobles aspirations, lui qui était altéré de vie et d'activité. Il est de ces souffrances morales devant lesquelles pâlit la crucifixion; il est de ces tortures d'âme auprès desquelles le supplice des clous est un repos.

En 1862, Pissaref, pour une innocente proclamation qui n'avait pas même été publiée, fut enfermé pour cinq ans dans la forteresse de S^{t}- Paul. Cinq années d'emprisonnement cellulaire en valent dix de travaux forcés : les organismes les plus forts y succombent. Ce ne fut donc qu'après avoir constaté le délabrement complet de sa santé et les premiers symptômes de la folie, que Pissaref fut délivré de prison et qu'il s'en fut à l'hôpital pour y jouir de sa liberté; de là, il partit prendre des bains de mer, où, pris d'un coup de sang, il se noya.

En 1862, Michaïlof, pour un sublime appel adressé à la nouvelle génération, fut condamné à six ans de travaux forcés. Sous l'influence meurtrière des mauvais traitements, du froid, de lourdes chaînes, son faible organisme succomba bientôt, pour son plus grand bonheur. Au dire de personnes dignes de foi, il serait mort à la suite d'une punition corporelle, mais cette assertion est trop épouvantable. Nous préférons ne pas y croire, et la prendre pour un conte de cannibale.

Martianof, pour son chaleureux écrit intitulé : *Le Czar est condamné aux travaux forcés.* — Tout son crime était d'avoir envisagé le Czar comme le libérateur de son peuple. Oh ! règne étonnant ! Si vous ne croyez pas en votre souverain, c'est la Sibérie à perpétuité qui vous attend ; si vous y croyez trop, c'est encore la Sibérie. Tout est réglé par le thermomètre patriotique, qui marque toujours zéro.

Shapof, professeur à l'Université de Kazan, écrivain et savant remarquable, fut exilé à Irkoutsk pour son livre : « *Schisme et assemblées territoriales.* » Arraché à ses travaux, à ses amis, à tout ce qui le faisait vivre, il s'éteignit lentement ; sa robuste santé se détériora peu à peu sous le poids des tortures morales et physiques. Il succomba à l'âge où le cerveau, parvenu à son parfait développement, est d'autant plus capable d'une grande et fructueuse activité.

L'écrivain Flerowsky, auteur du célèbre écrit : « *La Classe des Travailleurs en Russie*, est, depuis plus de dix ans, trimbalé de prison en prison, nuit et jour harcelé par la police. Sans moyens, sans amis, tyrannisé et insulté à tout moment, il traîne sa triste vie comme le forçat son boulet. Va, pauvre supplicié, marche toujours ? porte ta croix jusqu'au bout ; succombe sous son poids et rappelle-toi que la canaille gouvernementale ne goûte pas l'amère vérité et n'accepte que les pilules dorées. Pourquoi as-tu arraché l'appareil qui cachait aux yeux du public les plaies béantes de ta patrie ! Pourquoi as-tu traité de bourreaux sans entrailles et de fossoyeurs les soi-disant bienfaiteurs et libérateurs de ton peuple ! !!....

En 1866, le colonel Lavrof, auteur des « *Lettres historiques,* » fut saisi par l'administration ; il échappa au triste sort qui l'attendait en s'enfuyant à l'étranger.

En 1866, le colonel Sokolof fut condamné à un an de prison pour avoir publié « *Les Réfractaires*, » écrit plein de fiel et de vérité, après quoi on l'envoya à Mezème y mourir lentement; la fuite le sauva heureusement du sort terrible qui le menaçait.

En 1867, Albertini est envoyé à Kola, pour avoir eu, ni plus ni moins, le tort d'être un écrivain honnête et doué de talent.

Et maintenant, qui est encore debout sur ce champ de bataille ensanglanté? Qui a survécu à cette lutte inégale? D'innocents romanciers, qui cachent leurs sympathies dans les replis les plus mystérieux de leurs âmes, des critiques qui ne vont pas au-delà des allégories, des satiriques n'osant attaquer que le menu fretin administratif, des poètes lyriques qui volent autour de l'empereur comme des papillons qui craignent de se brûler les ailes. Quant à la littérature consciencieuse, elle est soumise à l'état de siége. Et s'il survenait de nouveau une personnalité puissante, prête à un combat désespéré, elle serait bientôt broyée par cette machine infernale qui s'appelle la volonté d'Alexandre II. Tchernychewsky et Pissarew en sont garants. Ainsi, la littérature suit toujours la même ornière. D'un côté, elle continue à remplir sa sainte mission; de l'autre, elle danse sur la tête et marche à quatre pattes, affublée de guenilles multicolores; elle étouffe de zèle, mettant son dévouement payé ou gratuit à la disposition de l'honorable 3me section.

Mais c'en est assez; arrêtons-nous; je suis exténué d'avoir erré pendant si longtemps dans ce vaste cimetière, où sont enterrées toutes les forces de l'opposition russe, où reposent ses rêves d'or, ses espérances brisées.

Si l'empereur Alexandre ne meurt pas bientôt, toute la race slave sera assassinée; il ne restera plus en Russie que la race abominable des Tartares. Si les choses continuent à aller de ce train, devenir sujets du roi des Zoulous sera pour nous un affranchissement.

Une brochure ne peut prétendre à épuiser un tel sujet; je n'ai pas pu entrer dans les détails et ai omis une multitude d'arrestations et de déportations; la monotonie sanglante des événements, ce martyrologe sans fin auraient fatigué le lecteur; mais ce que j'ai dit suffit pour apprécier à sa juste valeur la fin déjà bien proche du règne d'Alexandre II.

Pendant que j'écris, les images des martyrs, pareilles à de
bres, surgissent en foule autour de moi ; j'entends le bruit des
nes ; je vois que la plupart d'entre eux portent sur leur
l'empreinte de la folie, et leur sourire me glace : Les yeux h
et hébétés des idiots sont attachés sur moi. Je distingue sur le
des cicatrices livides, des taches noires de sang, et, dans l'ob
lointaine, j'entrevois des cercueils et toujours des cercueils !....

Mon âme est abreuvée de fiel depuis longtemps ; je vois t
jours diminuer le nombre des hommes forts et des élus du
je les vois disséminés dans les vastes plaines où ils succombe
le poids de leur croix, en emportant avec eux dans la tomb
leur rage et leur malédiction, car aussitôt qu'un fil vivant co
à rassembler ces unités dispersées, aussitôt on aperçoit dans
ces épouvantables griffes de malheur qui s'étendent vers eu
les entraîner dans un repaire et les étouffer.